

baiser sur la main qu'on lui abandon-
nait.

—O Fa-ran-doul ! répéta Yamida.

Un bruit épouvantable leur coupa la parole, les douze gigantesques potiches venaient de s'érouler avec fracas sur le plancher de la terrasse... Douze hommes se dressant au milieu des débris, se jetèrent sur Farandoul, et avant qu'il pût tirer un seul de ses trois sabres, le renver-
rent sous leur masse.

—Trompé ! je suis trompé ! ! s'écria le prince Kaïdo triomphant, l'oracle est satisfait ! Enfin, mon règne va pouvoir être heureux !

Yamida épouvantée s'était jetée à ses genoux.

—Relevez-vous, madame, dit le prince, et daignez accepter mon bras jusqu'à votre norimon. Du calme, le Japon nous contemple !

Cette route si joyeusement faite dans la journée en caracolant autour du norimon de la princesse. Farandoul la refit la nuit même dans une plus triste situation. Enfermé dans un norimon étroit et peu rembourré, il put compter tous les cahots de la route et toutes les secousses que les porteurs brutaux lancés au pas de course faisaient subir à la prison ambulante.

Dès son arrivée au palais de Miko, Farandoul, retiré de sa boîte un peu ondolori, fut enfermé dans un cachot étroit et obscur où du tri-ton réflexions vinrent encore une fois l'assaillir. Quels coups de la destinée ! Quels changements de fortune soudains ! Bah ! tout espoir n'était pas perdu, Mandibul et les marins étaient libres, ils sauraient bien le tirer de là.

Kaïdo revenait excessivement joyeux et disposé à voir enfla la vie en rose ; son premier soin dès le débot-
té fut de convoquer le conseil des ministres et les grands fonctionnaires de la couronne.

Ces nobles personnages accoururent un peu surpris d'une convocation aussi pressante et se demandant si quelque nouvelle révolte ne venait pas d'éclater dans la province. L'air guillerot du prince les rassura dès leur entrée dans la salle du conseil.

—Fobles daimios ! s'écria le prince dès qu'ils furent tous réunis, un cruel souci de moins pèse sur votre prince, la principauté de Miko peut être heureuse désormais, rien ne s'oppose plus à sa félicité.

—Rien ! s'écrièrent les ministres au comble de l'émotion.

—Absolument rien ! L'oracle est accompli ! La condition imposée par le destin a été remplie, le prince s'est sacrifié pour le bonheur de son peuple !

—Et le coupable ? demanda le ministre de la justice et des exécutions d'une voix sévère.

—Le coupable attend son arrêt. Mais voici les bonzes et les savants que j'ai fait mander, nous allons voir s'ils sont satisfaits aussi.

Les vieux docteurs en astrologie et les savants bonzes entraient dans la salle, le prince les regarda avec les plus grands égards et d'une voix émue leur exposa la situation.

—Loubé soit Bouddha ! s'écrièrent-ils après avoir entendu, la principauté de Miko est sauvée, son prince a été trompé par sa femme !

Nouvelle condamnation.—Deux incursions en croix, Vlio et Vlio ! —L'oursuite à travers les murailles. Le temple des 33,333 génies.

Dans l'après-midi de ce jour mémorable, qui fut marqué de grandes joies et de grandes douleurs parmi la population instruite du sacrifice au prince Kaïdo, l'empereur fut extrait de son cachot et conduit, en trébuchant ses chaînes, devant un tribunal composé des plus puissants seigneurs de la principauté.

La procédure ne fut point longue, Kaïdo exposa les faits et le tribunal tout d'une voix conçoit à la peine de mort. La discussion relative au genre de supplice à infliger à ce grand

coupable dura plus longtemps ; l'assemblée voulait quelque chose de solennel et de digne à la fois du prince offensé et de l'importance du coupable.

La conférence menaçant de s'éterniser, un ministre eut une idée.

—Mais, dit-il, nous nous évertuons bien inutilement à chercher un genre de mort imposant ; le coupable Farandoul n'a-t-il pas déjà été condamné au supplice de la grasse bouillante ? Nous n'avons qu'à reprendre cette idée, nous ne trouverions pas mieux.

(A continuer.)

Le Canard

MONTREAL, 26 JAN. 1884.

Le CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centimes par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centimes la douzaine, payable tous les mois.

Vingt par cent de commission accordée à toute personne qui nous fera parvenir une liste de cinq abonnés ou plus.

Annouces : Première insertion, 10 centimes par ligne ; chaque insertion subséquente, cinq centimes par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Mons. A. H. Gervais, de Haverhill, Mass. est autorisé à prendre des abonnements.

A. FILIATREAU & C^{ie},
Éditeurs-Propriétaires,
No. 20 Rue St. Gabriel

Boîte 325.

CAUSERIE

Quelle doit être la durée du sommeil, quelle heure faut-il adopter pour le lever et le coucher ? Telles sont les questions, chers lecteurs, auxquelles nous allons essayer de répondre aujourd'hui le plus brièvement possible.

Les alternatives du jour et de la nuit sont indispensables à la santé de l'homme. Dans les régions polaires où le soleil luit sans interruption pendant les mois d'été, tandis qu'une nuit d'une longueur égale règne pendant l'hiver, le sommeil est incomplet, agité dans ces deux saisons. Les insomnies sont également cruelles en hiver et en été ; en hiver les habitants cherchent à prolonger la veille ; en été, ils ne se couchent qu'à la dernière extrémité, car le soleil fuit leur paupière, soit que le soleil brille toujours au dessus, ou qu'il reste caché au dessous de l'horizon.

Ces faits nous apprennent suffisamment que les alternatives du jour et de la nuit doivent nous guider dans la distribution de la veille et du sommeil. Veiller la nuit, dormir le jour est un régime évidemment anti-hygiénique. Mais il est également évident qu'en nous ne saurions nous coucher et nous lever toujours avec le soleil ; nous dormirions trop peu en été, trop longtemps en hiver. En moyenne, sept heures de sommeil sont suffisantes pour un adulte. Il est des hommes qui peuvent se contenter de six heures ; il en est d'autres dont la santé en exige huit. La longueur du sommeil doit être, en général, proportionnelle aux efforts et aux fatigues de la journée. Que cette fatigue soit le résultat d'efforts intellectuels ou d'un travail physique, la conclusion est la même. Après un sommeil long et réparateur, l'homme de lettres et l'ouvrier sont également bien disposés à faire de bonne besogne. Alors seulement l'esprit est présent et les membres sont dispos.

Il est difficile de tracer des règles générales sur les heures les plus convenables pour se lever ou se coucher. Le genre d'occupation, les nécessités de la profession de chacun, ses forces, sa constitution modifieront nécessairement tout ce que nous dirons à cet égard. Nous nous bornerons donc à des indications générales dont chacun pourra faire son profit en les accommodant à son individualité. En été, il est bon de se lever de bonne heure, entre quatre et six heures, afin de profiter de la fraîcheur du

jour. On se prépare ainsi quelques heures de repos pour le milieu du jour où l'esprit et le corps sont également impropres au travail. Toutefois, nous ne sommes pas partisan de la sieste ; nous ne croyons pas qu'il soit sage de dormir au milieu de la journée ; ce sommeil est peu réparateur, et suivi le plus souvent de ma-laise, de pesanteur de tête, d'amortissement dans la bouche, etc.

Le soir, on ne prolongera pas la veille, sans quoi l'heure du lever se trouverait nécessairement reculée. En hiver nous adopterons une règle complètement différente. Rien de plus déraisonnable, selon nous, que de se lever sans nécessité absolue avant le jour pendant la froide saison. L'homme riche seul se lève dans une chambre chaude, les hommes de classes moyennes et inférieures passent brusquement de la chaleur du lit à une température relativement beaucoup plus basse. Ce contraste est d'autant plus sensible que pendant le sommeil la circulation est moins active et que l'estomac est vide. De là ce sentiment de froid si pénible, ce frissonnement qui s'empare de tout le corps. L'homme, dans la force de l'âge, l'ouvrier énergique qui veut remplir une longue tâche dans un temps limité, le négociant surchargé d'affaires, l'homme de lettres dominé par une pensée peuvent braver cet inconvenient ; mais l'enfant, l'adolescent ne le peuvent pas, et tous les gens sensés, tous les médecins devraient s'élever contre cette coutume barbare qui force des enfants dont la croissance n'est pas achevée, à se lever avant le soleil dans les journées froides de l'hiver. Reste des habitudes monastiques qui servaient de règle dans les collèges du moyen âge, cet usage absurde s'est perpétué jusqu'à nous par droit de routine. Quel travail utile peut-on attendre de malheureux enfants réveillés pendant la nuit, se levant tout transis, puis se rendant dans une salle d'étude encore froide, où la lumière au gaz, mêlée à celle de l'aube, produit un jour blafard ? A peine éveillés, à peine réchauffés, le cœur sur les lèvres, les yeux bouffis et inarmoyants, qu'on s'en va leur apprendre, lorsque leur corps est souffrant et leur intelligence engourdie ? Si l'on ne veut pas allonger le temps du sommeil, où serait l'inconvenient de les faire veiller une heure plus tard et de les coucher à dix heures au lieu de neuf ; ce serait suivant nous, infiniment mieux.

La chambre à coucher doit être aérée, le plafond élevé et le lit doit, autant que possible occuper un angle de mur. Les personnes qui ne sont sujettes ni aux catarrhes ni aux rhumatismes, peuvent coucher dans une chambre froide. Cependant, il est bon que sa température ne descende pas au dessous de dix degrés centigrades. Le lit sera légèrement incliné, de manière que la tête soit plus haute que les pieds. Un matelas de laine ou de plume en hiver, de crin en été sont préférables à tout autre coucher. Il est bon que la tête soit un peu élevée, et les hommes livrés aux travaux de l'esprit devraient toujours préférer les traversins et les oreillers remplis de crin, à la plume qui détermine l'afflux du sang vers la tête.

Nous ne parlerons pas aujourd'hui de l'intervalle qui doit séparer le sommeil des repas du soir ou du matin. Ce sera le sujet d'un article sur l'hygiène des repas. Nous nous bornerons à une seule prescription, c'est qu'il est éminemment malsain de se coucher immédiatement après avoir mangé.

Le matin, on ne doit pas rester longtemps à jeun, ni prendre en se levant un repas trop substantiel. Du reste, nous chercherons à donner quelques règles à cet égard dans l'article que nous avons annoncé.

**

J'ai connu autrefois dans une pe-

lote ville des États-Unis un jeune homme du nom d'Athanase Courte-
joie. D'une tournure élégante et d'une grâce parfaite, il eût été le plus beau gargon du monde s'il n'eût été défiguré par un nez démesurément long et qui faisait son désespoir. Athanase était resté célibataire, non par goût mais par suite de circonstances malheureuses que l'on va lire, et qu'il m'a racontées lui-même.

Il achevait sa scolarité et il était à la veille d'entrer dans la sainte confrérie des avocats, quand un dimanche, à la sortie de l'église, il rencontra la plus jolie fille qu'il soit possible de rêver. Il en devint de suite éperdument amoureux, et huit jours plus tard, il s'était fait présenter et faisait à la belle enfant une cour des plus assidues.

Antoinette, tel était le nom de la jeune fille, n'avait pas précisément senti battre son cœur à la première rencontre. Au contraire elle avait souverainement détesté Athanase à cause de son appendice nasal, mais en faisant avec lui plus ample connaissance, elle s'était peu à peu habituée à ce nez phénoménal et elle avait fini par l'oublier complètement pour ne voir que la grâce naturelle et les formes élégantes de son adorateur. Bref, elle s'aperçut un beau matin qu'elle aimait Athanase même avec son nez, mais elle ne voulut pas lui faire l'aveu de son amour.

Le pauvre jeune homme était dans une angoisse mortelle ; il aimait à en perdre la raison, mais quand il se regardait le matin dans sa glace, il craignait de ne pas être payé de retour et sa vie devenait un long martyre. Ne pouvant plus y tenir, il résolut un jour d'en avoir le cœur net et se promit que le jour même il aborderait la grande question. Le soir venu, il revêtit ses plus beaux habits, et le cœur serré par l'émotion, il se dirigea vers la demeure de sa bien aimée.

La jolie Antoinette voyant ou plutôt devinant en quel état se trouvait son amoureux voulut lui donner du courage et l'accueillit avec le plus charmant sourire.

Athanase prenant place sur le sofa fit asseoir la jeune fille tout près de lui, puis prenant sa main dans les siennes, il lui dit tendrement : — Antoinette, vous savez que je vous aime. Je vous l'ai déjà dit, je vous le répète encore ; je vous aime et la vie ne m'est plus possible sans vous. Aussi suis-je venu ce soir pour vous poser une question bien sérieuse.

—Bien sérieuse ? fit la jeune fille en rougissant beaucoup.

—Oui, cher ange, bien sérieuse, et cette question, la voici : voulez-vous être ma femme ?

Antoinette balbutia un oui presque imperceptible mais l'heureux jeune homme l'entendit. Fou de bonheur et ne calculant pas l'imprudenc qu'il allait commettre il se pencha pour prendre le baiser des fiançailles.

Hélas ! à quoi tient quelquefois la destinée ! et que les choses de ce monde sont fragiles ! Il y avait là deux cœurs tout pleins d'amour et d'espérance, deux âmes confiantes qui dans une prochaine union entrevoyaient déjà toute une vie de bonheur et de joie, et cependant une circonstance insignifiante ou elle-même suffit pour détruire à jamais leur rêve d'ore.

Je disais donc qu'Athanase se pencha pour prendre un baiser. A la première tentative qu'il fit, le fameux nez se heurta contre la joue de la jolie Antoinette et les lèvres ne purent s'atteindre. Se relevant aussitôt et prenant des précautions infinies, le jeune homme fit un second essai sans être plus heureux. Désespérant de réussir et maudissant son sort, il changea de tactique et voulut embrasser sa fiancée sur la joue, mais cette fois il lui planta son nez dans l'œil.

La jeune fille presque aveuglée sou-
pira trois fois et regardant son amou-

reux bien en face elle lui dit, — M. Courtejoie, nous serons amis si vous voulez, mais rien de plus.

—Que voulez-vous dire, Antoinette ?

—Croyez-vous que je sois assez sottise pour épouser un homme que je ne pourrai jamais embrasser ?

Le pauvre Athanase supplia, mais en vain. Antoinette resta inflexible, et lui fit remarquer que, avec ce nez la il faisait mieux de rester gargon.

Depuis cette soirée, Courtejoie n'a jamais essayé d'embrasser qui que ce soit.

**

Mot de la fin :

Le petit Arthur est un joli enfant de cinq ans et qui vient de commencer à aller à l'école. Malheureusement il n'apprend qu'à jurer et il fait le désespoir de sa mère. L'autre jour cette pauvre femme écrivait à son mari absent lui fit part de l'habitude vicieuse de leur fils et lui demanda d'écrire au petit Arthur une lettre où il lui reprocherait sa conduite. La missive demandée ne se fit pas attendre : elle commençait par ces mots : « Cher Arthur, un petit oiseau vient de m'apprendre de bien tristes nouvelles, il paraît que j'ai un enfant bien méchant etc., etc. L'enfant, à la lecture de cette lettre, éclata en sanglots. Il pleurait tellement que sa mère le crut suffisamment puni, et elle lui dit en essayant ses larmes : « Ne pleure plus peut, tu vas maintenant être bien sage et ton père te pardonnera. »

—Ce n'est pas cela qui me fait pleurer, répliqua l'enfant terrible, j'y voudrais seulement savoir quel est le damné petit oiseau qui a pu dire cela à papa ! !

UNE MANIE

Un intéressant extrait de la chronique du *Moniteur* de Paris :

« Autrefois ceux qui avaient l'honneur d'écrire étaient jaloux de notre langue, se montraient soucieux non pas seulement de la bien manier, mais encore de la faire parler par les autres peuples. Ils avaient réussi. Voltaire avait fait parler le français à l'impératrice Catherine et au grand Frédéric, roi de Prusse. Le français était la langue adoptée par la diplomatie.

Quand il y avait des jeux publics en Allemagne, on jouait en français, et les troupiers bousculaient l'Alle-magne, le Polonois ou le Russe qui se fût avisé de demander qu'on s'exprimât autrement.

« A présent c'est tout le contraire. On dirait, en lisant certains articles, que le français répugne à ceux qui écrivent. Ils semblent n'y toucher qu'avec des pinces et trouvent charmant, par contre, d'émailler leur style de locutions anglaises, toutes plus naïves les unes que les autres.

Ils ne disent pas un défi, mais un *match* ; ils disent un *lunch* pour un goûter, ils disent c'est tout à fait *select*, au lieu de : il est de bon goût ; enfin, ils désignent par ces mots : *Five o'clock tea*, cette cérémonie qui consiste, pour ceux qui ne font rien de leurs dix doigts, à se gaver d'une eau chaude absolument pareille à celle avec laquelle Thomas Diafoirus chargeait l'instrument qui lui était cher. Il paraît qu'il y a des personnes que ce tic, car c'en est un, ravit et enchante, et qui, plus il y a de mots étrangers dans ce qu'elles lisent, plus elles sont contentes.

— o —

Une grosse dame, aux bas d'azur, aux doigts tachés d'encre, vient de terminer un long roman sentimental.

—Ouf ! s'écrie-t-elle en jetant la plume, quel travail ! Je suis épuisée.

—Que ne peut-on en dire autant de...

—De...
—De la première édition !